

# **UN PAS DE TROP**

Jean-Pierre Marzin

***Cette nouvelle a été écrite à Rennes le 13 mai 2015***  
***© Tous droits réservés – Reproduction interdite***

C'était un homme rare. Le tribun était respecté, craint, adulé, haï. Le menton en avant et la tête tournée vers la gauche, il déclamait sa devise à qui voulait l'écouter : « Vouloir, c'est vivre. Refuser, c'est vivre libre ! ». Il suivait une vieille tradition familiale anarchiste et, fidèlement, marchait dans les pas de son père connu pour avoir fait chuter plusieurs gouvernements.

S'opposer aux attaques liberticides était sa raison de vivre et parfois il en usait peut-être plus que de coutume. On pouvait entendre chuchoter dans les rangs de ses détracteurs : « T'es plus dans le coup papa ! », faisant allusion à son usage effréné de la négation.

Quand ce jour arriva, il fut très surpris. Pas peiné mais surpris.

Il se laissait masser par le soleil à la terrasse du café du Sénat et son assistant, allant chercher les consommations, lui demanda : « Voulez-vous du lait avec votre café ? »

Il répondit de son ton assuré : « Non, bien sûr, je n'en prendrai. »

Son assistant le remarqua à peine mais lui se dit dans son for intérieur qu'il se relâchait. Qu'est-ce que c'était cette façon de laisser tomber le « pas » ?

Et il répéta vite : « Non, je n'en prendrai ... ».

Impossible de marquer le « pas » !

« Bon, ce n'est si grave, ce n'est mon habitude de marcher au pas ! » ironisa-t-il. « Et de toute manière, « ne » suffit pour dire non ... »

Dès lors, ses interventions à la chambre haute furent un peu plus courtes, allégées de cette particule auparavant récurrente. Ses collègues virent bien le changement mais l'homme semblait montrer la même énergie à tenir ses propos. Le côté positif était qu'il était devenu impossible de se moquer de « papa ».

Au fur à mesure des sessions parlementaires, tout de même, son aura se modifia. On le trouvait plus distant, voire même hautain. Son maniérisme agaçait. On commença à entendre ici et là : « Mais quel nœud-nœud, celui-là » et parfois presque ouvertement.

Attaqué sur son point le plus sensible, son ego, il chercha des parades. Devant le miroir de l'entrée, il s'exerçait : « Je ne prendrai plus de lait ». La tournure était bizarre mais il fallait compenser.

Notre homme aimait les nuances et il se rendit compte rapidement que contrairement à ce qu'il avait supposé d'abord, la crise était beaucoup plus grave. Devrait-il renoncer aux petits plaisirs de la concession, par exemple ? Quel usage ferait-il du « que » ?

Pour demander un croissant en plus de son café, à la question préalable de son assistant, que répondre ? « Je ne prendrai que du café, je prendrai aussi un croissant » était absolument ridicule !

Peu à peu, l'affaire tourna à l'obsession jusqu'au jour fatal où sa maladie s'aggrava : à son tour « plus » avait fui et, avec lui, tout autre subterfuge. Il en resta coi pendant plus d'une semaine. Il s'accrocha à son « ne » avec le sentiment de celui qui va se noyer. Très vite, il fut réduit, au prix de

grimaces effroyables, à vomir à son alter-ego de l'entrée des logorrhées de « Ne-ne-ne-ne ... »

Le pauvre homme était tombé dans un état approchant la sénilité et du tribun, seul restait le fantôme. On s'attendait à une fin tragique.

Celle-ci arriva le jour même de l'ouverture d'une nouvelle session importante où il était question d'allonger le mandat présidentiel à vingt ans.

Il s'était levé péniblement, à un petit train de sénateur, et se trouvait devant le miroir. Il crut y reconnaître « Le Cri » et pourtant c'était son reflet. La bouche ouverte, le menton encore un peu dressé, il essayait d'articuler. Peine perdue : le « ne » s'était défait et l'homme était vidé de tout combat.

Il avait exprimé une dernière volonté et elle lui avait été refusée. Il mourut sans protester, finalement délivré.